

## Le collectionneur

Elisabeth Arseneau

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arseneau, E. (2018). Le collectionneur. *Moebius*, (156), 115–125.

# LE COLLECTIONNEUR

Elisabeth Arseneau

«On trouve de tout quand on regarde bien, quand on se met à traîner les yeux sur le sol comme un chien. Des boulons, des clous, des vis, même un tournevis en étoile que j'ai rangé dans ma boîte à outils. Une pomme où l'on n'a pris qu'une bouchée, une tête de poupée mystérieusement décapitée. Le monde est fou, il jette tout. Une clé de motel avec le macaron numéroté, un hamburger MacDonal'd encore emballé, niché dans ses frites, un roman Harlequin, un magazine *Penthouse* que j'ai mis à sécher sur le Franklin pour voir si les filles vont ressusciter quand la pluie se sera évaporée qui les a noyées, trempées jusqu'au trognon.»

Réjean Ducharme, *Va savoir*

Ma famille et moi habitons Duberger, un quartier résidentiel délimité par quatre des artères principales de la ville de Québec. Il se situait au cœur de la municipalité, mais n'en demeurait pas moins une sortie d'auto-route parmi tant d'autres; un lieu où les baby-boomers,

les bungalows et les vieux érables s'entassaient. À l'heure de pointe, des milliers de voitures roulaient à proximité, le frôlaient sans tout à fait constater son existence. Elles détruisaient parfois leur carlingue dans ses fossés, mais s'en retournaient aussitôt à dos de remorque. Elles n'y laissaient que leurs débris, au grand plaisir de mon plus jeune frère, Samuel. Il avait 7 ans. Il venait tout juste d'obtenir la permission de partir seul vers les confins de Duberger. Les matins d'été, une fois ses céréales Nesquik englouties, il enfourchait sa bicyclette sans petites roues d'appoint, qu'il maîtrisait depuis peu. Il s'élançait sur l'asphalte – non sans percuter quelques bacs à ordures au passage – puis disparaissait dans la courbe prononcée de la rue Lemieux. Par la fenêtre de la cuisine, je le regardais s'éloigner, la tignasse dorée dans le vent. Il partait à la recherche de « trésors ».

Du haut de mes 12 ans, je voyais ces trésors pour ce qu'ils étaient, des tessons de bouteilles, des pétards à mèche frisés par la combustion, des ressorts tordus et des fragments de voitures accidentées le long de l'auto-route 40. Mais Samuel, insensible à mon dédain, accourait vers moi, essoufflé par son interminable journée de fouille. « Elisabeth, regarde ! » s'enthousiasmait-il, le regard pétillant et les prunelles écarquillées. J'avais beau regarder, je n'arrivais pas à voir dans ses trouvailles les merveilles qu'il imaginait.

Samuel était tout à la fois un archéologue des banlieues, un pirate improvisé, un collectionneur de fortune, un magicien des rebuts. Il s'évertuait à ressusciter des déchets semés au gré d'un vent mécanique de 110 km/h. Il les conservait avec soin dans un coffre bleu aux fermoirs dorés. Lorsque la pluie se précipitait du ciel en torrents, Samuel interrompait ses recherches, déplaçait sur le sol une

courtepointe brodée par ma grand-mère et s'y agenouillait. Il faisait son inventaire. Un à un il scrutait ses objets, les nettoyait, puis les disposait sur la courtepointe selon un ordre précis. J'avais l'habitude de l'espionner du haut des marches. Sa tête dodelinait et ses lèvres remuaient doucement, chuchotant des incantations. Samuel était un enfant de nature turbulente, mais sa quiétude dans ces moments était absolue.

Lorsque l'été tirait à sa fin, il regroupait sa collection sur une table Fisher-Price en plastique, qu'il installait dans la rue. Avec une calligraphie estropiée, il décorait une bannière en carton de son message publicitaire : « Les trésors de Samuel. » Deux jours durant, il les échangeait contre quelques sous ou les donnait, tout simplement. Quelques voisins passaient, lui adressaient le sourire navré qu'on adresse aux colporteurs. Si la chaleur était étouffante, ils lui laissaient un pourboire charitable sans pourtant acquiescer quoi que ce soit.

Le plus souvent, Samuel rentrait bredouille à l'heure du souper, ruisselant de sueur. Parfois même, il franchissait le seuil de la porte en catastrophe, le visage noyé de larmes. Il se terrait alors dans sa chambre et refusait de souper en notre compagnie. Le temps avait beau passer, les étés se succéder, il restait toujours aussi surpris de l'indifférence des voisins pour ses trésors. Ma mère, le prenant en pitié, faisait mine de vouloir se procurer la collection entière. Un maigre dix dollars suffisait à faire oublier à mon petit frère sa déconfiture jusqu'à l'été suivant, où sa quête reprenait de plus belle. L'entêtement de Samuel à chasser les déchets me paraissait étrange. Je découvris bien plus tard que la passion de Samuel lui donnait un illustre prédécesseur.

En décembre 1985, Roch Plante créa ses «Trophoux». Je les ai vus pour la première fois dans une salle de classe, regroupés dans un livre illustré que les étudiants feuilletaient à tour de rôle. J'avais alors 20 ans. Je les ai regardés sans grand émerveillement. Des trophées composés d'artefacts tirés des vidanges montréalaises, des objets perdus par insouciance, abandonnés le long des chemins ou dans les herbes d'un parc public. C'étaient des «sale-tés de fonds de nuit» (Réjean Ducharme, *Va savoir*), faites d'écrous rouillés, de cartes mères d'engins électroniques, de briquets désuets et de fragments de figurines d'enfants, assemblés comme les pièces d'un vitrail, recollés à la colle époxy et aspergés d'un vernis fauve. Le résultat, une sculpture ou un cadre, se voyait concéder un simulacre de sens par un titre pittoresque. J'ai cédé le livre à mon voisin de gauche sans m'y attarder davantage, insensible aux Trophoux de Ducharme comme je l'avais été autrefois aux trésors de Samuel.

Je ne m'y suis butée à nouveau que deux ans plus tard, lors d'un séminaire. Nous devions rédiger un article dans la trempe du nouveau journalisme et l'inspiration me manquait. Un collègue m'a suggéré de prendre les Trophoux pour sujet, comme c'était un sujet connexe à mon mémoire et que le nombre de rédactions à ce propos était négligeable. J'ai fait la sourde oreille un moment, m'obstinant à lever le nez sur l'œuvre de Roch Plante. J'espérais trouver un prétexte ou une solution de rechange. Puis, à bout d'arguments, je me suis rendue à la bibliothèque du pavillon Jean-Charles-Bonenfant pour emprunter toutes les publications concernant de près ou de loin les Trophoux et leur auteur.

J'ai lu qu'en l'espace de cinq ans, Roch Plante avait vendu près de 250 Trophoux. Son entreprise a été plus lucrative que celle de mon petit frère. Les Trophoux coûtaient quelques milliers de dollars. Comme quoi le fumier des uns devient parfois le pot-pourri des autres... De plus, il n'a pas eu à les vendre à sa mère, l'intelligentsia québécoise que formaient les Gérald Godin, Pauline Julien, Marie-Claire Blais et Denys Arcand a payé le gros prix. Cependant, Roch Plante n'avait pas 7 ans, mais 44, et il n'exposait pas sur une table Fisher-Price au tournant de la rue Lemieux, mais à la galerie d'art contemporain Pink dont la façade décorait la rue Notre-Dame du quartier de la Petite-Bourgogne. Qui plus est, Roch Plante n'était pas réellement Roch Plante. Cette imposture était son meilleur atout.

Le soir du vernissage, le tout Montréal s'est précipité dans l'étroite galerie Pink, déjà saturée par les cinquante-trois Trophoux. Il y avait des amateurs d'art, des collectionneurs de renom venus parfaire leur catalogue et des gazetteurs qui brûlaient de résoudre une énigme. Les acheteurs les plus fameux, quant à eux, faisaient la sourde oreille aux rumeurs, une carte d'invitation à la main: «Trophée», y lisait-on, «de trope, fuite, dérouté... Dépouille d'un ennemi vaincu... Réunion des marques tangibles d'une victoire (prises de guerre, captures, etc.)... Groupe décoratif d'attributs divers servant d'ornement.» Au-delà de cette carte, un accord tacite les unissait: ils connaissaient la véritable identité de Roch Plante.

Les médias n'ont pas tardé à la découvrir à leur tour. Roch Plante, après tout, était un nom trop banal pour un sculpteur de boîtes à ordures couronné de succès. Pourtant, c'était bien le nom d'emprunt de l'écrivain Réjean

Ducharme. Un nom qui, par ailleurs, était très répandu à Saint-Ignace-de-Loyola, un village des îles de l'archipel du lac Saint-Pierre, à l'embouchure de la rivière Richelieu – mais aussi, comme je l'appris bien vite, le village où Réjean Ducharme, l'invisible enfanté de Gallimard, avait grandi.

Durant sa jeunesse, Réjean Ducharme a fréquenté le collège des Clercs de Saint-Viateur à Joliette, puis entamé des études comme ingénieur en foresterie à l'École polytechnique de Montréal. Six mois plus tard, il tentait sa chance dans l'aviation canadienne. Ce boulot l'a mené en Arctique. Il a ensuite travaillé périodiquement comme commis de bureau, sur les chantiers, ou parfois comme simple tire-au-flanc, profitant de l'assurance-chômage. Sa famille ne savait pas où le trouver. À force de dépouiller les feuilles de chou le concernant, j'ai compris qu'au fond, Réjean Ducharme était toujours ailleurs. J'ai éclaté de rire lorsque j'ai lu, dans un article du *Dimanche-Matin*, que son frère Denis l'avait croisé « par hasard » une matinée de janvier 1967, à Montréal.

Jeune écrivain compulsif et insatisfait, Ducharme a fini par jeter un de ses romans dans la boîte à malle plutôt que dans la corbeille à papier. Un manuscrit illisible parvient au président québécois du Cercle du livre de France, qui s'en tamponne le coquillard, puis un autre à Gallimard, qui lui attribue une note de lecture exceptionnelle. Le fumier des uns devient le pot-pourri des autres. Les médias québécois et français désirent canoniser rapidement le jeune prodige adoubé par Gallimard, avec tout ce que cela entraîne d'études prétentieuses et de faux respect. Or, Réjean Ducharme est un courant d'air. Il se terre obstinément dans le mutisme.

Les journaux et les revues sont réduits à reprendre comme des vinyles abîmés les mêmes bribes biographiques, à réimprimer la même photo du jeune homme aux allures de premier communiant. Ils se ruent avidement sur le téléphone, dépêchent des émissaires et des espions, vont jusqu'à se poster devant sa maison pour lui arracher une photographie. Mais l'écrivain fuit les affres de la célébrité comme la peste. Il s'en protège autant que faire se peut, vit en nomade, change de domicile lorsqu'il sent l'étau se resserrer. Les journalistes multiplient les éditoriaux dignes des *Mystères* d'Eugène Sue : « L'énigme Ducharme », « Sur les traces de Ducharme », « Le phénomène Ducharme », « Réjean Ducharme démasqué ».

On décrète que Réjean Ducharme ne peut être qu'un pseudonyme. Après tout, il est le « régent du charme », donc le maître de la séduction. Derrière ce nom d'emprunt se cacherait forcément un auteur célèbre, un politicien socialiste, un Juif d'origine irakienne, voire polonaise, Raymond Queneau ou Gérard Godin. « Une mise en abyme ! ai-je pensé, Roch Plante ne serait que le pseudonyme d'un pseudonyme, un enduit supplémentaire sur le mystère Ducharme. » Enfin, on conclut que le portrait au dos de ses romans est celui d'un étudiant mort, on nie son existence, on le relègue au statut de fantôme. Heureusement, quelques documentaires suffisent pour faire taire les sceptiques et les théoriciens du complot. En témoigne la mère de Ducharme, dans un décor champêtre, qui révèle l'humeur morose de son fils aîné : « Il n'est pas gai, dit-elle. Ça me surprendrait qu'il écrive quelque chose de gai. » Après cette révélation épiphannique, Ducharme interdira à ses proches d'accorder des entrevues à son propos.



Au terme des années 1970, les enquêteurs ont épuisé leurs sources douteuses. Quelques centaines d'éditoriaux cumulés d'une rive à l'autre de l'océan Atlantique ont mené à la conclusion que Réjean Ducharme non seulement existe, mais qu'il est gaucher, marcheur hors pair, chevelu, que son adresse figure dans le bottin téléphonique, qu'il a les yeux d'un vison (ou d'un animal traqué, selon les versions) et qu'il est né au mois d'août, ce qui fait de lui un Lion, à la surprise générale. Dans *Le Devoir* du 11 octobre 1969, Jean Basile conclut qu'il y a, en fait, plus d'un Réjean Ducharme :

Celui de Gérald Godin qui l'aurait découvert, celui de Pierre Tisseyre qui ne l'aurait pas découvert, celui de Gallimard, celui de *Montréal-Matin* qui, sans doute pour l'unique fois de son existence, s'intéressa à la littérature au point d'en faire une manchette à la une sur une problématique Goncourt. Il y a aussi le Réjean Ducharme qui se joue à lui-même la comédie d'être Réjean Ducharme. Est-ce que cela importe ?

Pourtant, en décembre 1985, l'énigme de Roch Plante ravive brièvement cette passion toute québécoise pour le reportage sensationnaliste. Mais la flamme s'avère n'être qu'un feu de paille. Elle s'éteint dès que les pièces du cassette sont rassemblées. La propriétaire de la galerie Pink, refusant de trahir son artiste phare, réfère les journalistes à une intermédiaire : Claire Richard, l'éternelle compagne de Réjean Ducharme. Ils se butent à ce nom comme à un redoutable cul-de-sac. Les Trophoux, somme toute, sont plus bavards que leur auteur.

En bonne étudiante, j'ai tout de même écrit à Patricia Pink et aux acheteurs principaux, dans l'espoir de faire fructifier mon enquête. Aucune réponse significative. Assise

au troisième étage du pavillon Jean-Charles-Bonenfant, j'ai fini par délaissier mes articles de journaux jaunis. Tout ce dont j'avais besoin, au fond, c'était le livre illustré distribué aux étudiants de M<sup>me</sup> Beudet deux ans plus tôt. Un seul exemplaire reposait sur les rayons de la bibliothèque. J'ai ouvert ses pages pour la deuxième fois, avec l'impression de feuilleter le catalogue du marché Jean-Talon, de renifler ses effluves de cigarettes et de boules à mites et d'huile de canola. Les Trophoux auraient pu appartenir à un des vieillards que j'y épiais nerveusement, petite fille. Postés derrière leur comptoir, ils sondaient les allées chaotiques d'un regard blasé. Je redoutais constamment le moment où ils m'adresseraient la parole en marmonnant. Des hommes aux mains sales, au rire gras, mi-marchands, mi-clochards, qui rêvaient de faire fortune en liquidant leur bric-à-brac. Les Trophoux charriaient un bric-à-brac similaire, aussi inquiétant.

Ils étaient, en ce sens, à l'image des romans de Ducharme : « [u]ne tentative inégalée de réduire l'être à sa plus simple expression [...] de rendre l'être à la vie en ne lui laissant qu'elle », comme l'a écrit André Goulet dans *Liberté* ; en ne laissant à l'être que sa poussière, ses ordures, ses excréments. Ducharme avait un goût prononcé pour les causes perdues. Pour les ustensiles qui nous ont divertis, puis ennuyés ; pour nos rêves mis au ban, nos sentiments jetés au loin, nos rires hilares disséminés sur les chemins de gravelle. Tout comme mon petit frère, il déambulait de longues heures au cœur d'un quartier peut-être comparable à Duberger. Il trouvait dans ses fossés, ses carrés de sable à l'abandon et ses ruelles immondes « les débris de nos substantifiques petites vies ». Il tentait d'élever à la hauteur de notre regard ce qui se trouvait au ras du

sol, ce qu'on y laissait choir et ce qui, peut-être plus que toute autre chose, nous incarnait. La valeur des Trophoux, c'était la somme de nos pertes.

Difficile d'imaginer pourquoi, malgré son horreur du culte de la personnalité, sa phobie d'être épié, il fit cette exposition de décembre 1985. Après tout, comme il l'écrira plus tard, c'était « dans la nature des choses de mal finir. Il fallait commencer par ne pas commencer. Savoir s'arrêter avant que ça commence ». Mais je m'entête à croire que le soir du vernissage, dans la noirceur de la rue Notre-Dame, il a marché sous les flocons de neige et collé son visage contre la vitrine de la galerie Pink. Je m'entête à croire qu'il a risqué sa tranquillité un moment pour voir les gens s'émerveiller devant ses Trophoux, pour les voir emprunter le regard de l'enfant - celui de Samuel qui, plongeant la main dans son coffre bleu, s'amuse à redonner vie à ce qui n'est plus. Je m'entête à croire qu'il dessille encore aujourd'hui les yeux des plus sceptiques. Que son décès n'y changera rien.

La semaine dernière, j'ai montré quelques Trophoux à Samuel, désormais collégien. Sa tignasse est aujourd'hui d'un blond cendré, ses yeux d'un bleu fané par le gris. Il ne consacre plus ses étés à collectionner des débris. Il ne me montre plus rien avec une insistance juvénile. Depuis maintenant deux mois, il se déplace dans une voiture grâce à laquelle les confins de Duberger n'importent plus. Son siège d'ordinateur pivote le temps de jeter aux Trophoux un regard rapide qui bifurque ensuite vers moi, inquisiteur. Un bref silence, puis il déclare d'un ton nonchalant, en haussant les sourcils : « Nice. » Son siège pivote à nouveau. Il ne le sait pas, mais le collectionneur en lui est mort et mon cœur est brisé.

## Bibliographie

- BASILE, Jean, « Y aurait-il trop de lecteurs pour trop de Réjean Ducharme? », dans *Le Devoir* (11 octobre 1969), p. 12-13.
- DUCHARME, Réjean, *Gros Mots*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1999, p. 112
- DUCHARME, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1994, p. 171-172 ; 155.
- GOULET, André, « Gros mots et autres vacheries », dans *Liberté*, vol. XLII, n° 1 (février 2000), p. 136.
- LEPAGE, Jocelyne, « Réjean Ducharme alias Roch Plante? », dans *La Presse* (23 décembre 1985), p. AJ-A2.
- LONGCHAMPS, Renaud, « *Gros Mots* de Ducharme: les amours décomposées », dans *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 177 (1999-2000), p. 7.